

gens pensaient que je devrais jouer. C'est tout... Vous savez, c'est pour les gens que nous jouons, alors si ça leur plaît et que ça nous plaît de le faire, je ne vois pas l'intérêt de changer pour faire plaisir aux critiques. C'est eux qui ont besoin de quelque chose de nouveau sur quoi écrire, pas les gens qui ont besoin de quelque chose de nouveau à écouter. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de différences, de temps en temps. Un morceau comme « I Can't Keep From Cryin' » s'est développé jusqu'à devenir une jam d'une demi-heure, puis nous avons commencé à ne plus retenir que les meilleurs passages jusqu'à ce qu'il devienne à nouveau très structuré. Maintenant, nous ne le jouons pas toujours, et si nous le laissons complètement tomber et y revenons à nouveau, il sera probablement encore différent.

H.M. – Jouez-vous toujours « I'm Going Home » ?

A.L. – Oui, généralement en dernier. Les gens le réclament toujours, vous savez. De toute façon, ce n'est qu'un mélange d'un peu tous les clichés du rock'n'roll. Tel qu'il figure sur « Undead », enregistré « live » au Klook's Kleek, nous l'avions improvisé ce soir-là. Nous n'avions plus rien à jouer et les spectateurs réclamaient encore, alors nous avons commencé ça...

H.M. – Ce fut vraiment la toute première fois ?

A.L. – Oui (rire). Vous savez, les paroles ne sont que « I'm Going Home », je n'ai pas eu à les écrire !

H.M. – Pensez-vous que le fait que vous et Chick Churchill ayez tous deux enregistré de votre côté va avoir une influence sur l'évolution de Ten Years After ?

A.L. – Oh, oui, bien sûr. Cela est déjà sensible sur ce nouvel album. Mais c'est toujours Ten Years After. Je pense que quoique fasse Ten Years After ça sera toujours parfaitement reconnaissable. Occasionnellement, nous aimons faire quelque chose de différent ; sur « Space In Time », nous avons même enregistré un morceau avec des violons, mais ça ne peut pas aller trop loin.

H.M. – Le rôle de Chick Churchill dans le groupe n'at-il pas changé avec les années ? Il me semble qu'au début, il se limitait essentiellement à fournir un accompagnement rythmique...

A.L. – Oui, originellement, moi, Leo et Ric jouions en trio. En nous adjoignant Chick, l'idée était de combler le vide rythmique que je laissais chaque fois que je faisais un solo. Mais bien sûr, cela lui a pris peut-être un an ou deux pour s'intégrer parfaitement au groupe, et puis il a commencé à intervenir de façon plus personnelle, à faire des solos...

H.M. – Que pensez-vous de son album solo, « You & Me » ?

A.L. – Oh, je pense qu'il est vraiment bien. Vous savez, c'est vraiment sa mu-

sique, et c'est une bonne chose parce que lui aussi ça lui permet de libérer ses frustrations. Personnellement, je préfère quelque chose avec un peu plus de « beat », disons, mais c'est vraiment bon.

H.M. – Pourquoi Ten Years After n'a-t-il jamais utilisé aucune de ses chansons ?

A.L. – Eh bien, il n'y a pas très longtemps qu'il a commencé à écrire des chansons... Évidemment, quand Ten Years After se réunit, je leur joue mes chansons, en général une bonne douzaine, parce que j'écris très vite... Je pense que, d'une certaine façon, ils sont habitués à ça... Ils seraient embarrassés de venir en disant : « écoutez, j'ai écrit ça »... Vous savez, si nous avons fait une des chansons de Chick, ou alors elle n'aurait pas été telle qu'il la voulait, ou alors elle n'aurait pas semblé venir de Ten Years After...

On The Road To Freedom

H.M. – Comment est née l'idée d'enregistrer « Road To Freedom » ? Connaissez-vous Mylon Lefevre depuis longtemps ?

A.L. – Oui. Il avait un groupe qui s'appelaient Holy Smoke et qui faisait la première partie des tournées américaines de Ten Years After. C'est comme ça que nous nous sommes connus, dans les coulisses. Il jouait beaucoup de country, or je me suis toujours intéressé au country, Chet Atkins, le finger-picking, tout ça... Alors, nous nous sommes mis à jouer pas mal ensemble, dans ce style. J'aimais jouer certaines de ses chansons, et j'en ai écrit pour lui. Quand j'ai construit le studio, Mylon est venu pour m'aider à le finir, et nous avons simplement commencé à enregistrer, en nous amusant, pour essayer le studio. Les prises initiales furent simplement faites avec une « automatic rhythm box » (1) et nos guitares, et puis j'ajoutais une ligne de basse. Ensuite, Jim Capaldi est venu, il habite à quelques kilomètres d'ici, et il a ajouté la batterie sur certains morceaux. Ian Wallace est venu le faire sur d'autres. Ça s'est fait comme ça, progressivement, des gens venaient et ajoutaient divers éléments. Ce n'est qu'à mi-chemin que l'idée s'est précisée, mais nous n'avions aucunement prévu de faire un album, ce qui est très bien. C'est probablement pour ça que l'atmosphère en est tellement « laid-back ».

H.M. – Effectivement, cet aspect « laid-back » est très frappant : il donne à l'album une sonorité étrangement américaine, si l'on considère que tous les musiciens sont anglais, à l'exception de Mylon et des deux membres du Commander Cody. A propos, comment les avez-vous trouvés ?

A.L. – Nous voulions absolument un fiddle pour ce morceau, « Funny », et nous avons essayé des tas de gens. Mais en

Angleterre on ne peut trouver que des violonistes de folk, ce qui est très différent. Alors, quand nous avons appris que Commander Cody était en ville, nous avons envoyé une voiture, et Andy Stein, le fiddle du groupe, est venu pour la journée. Le lendemain, il est revenu en amenant avec lui le steel-guitar, Bob Black. Il est absolument incroyable, il jouait avec Hank Williams autrefois.

H.M. – Tous les musiciens qui jouent sur cet album, les connaissiez-vous déjà ?

A.L. – Non, pas vraiment. Je n'avais jamais rencontré Stevie Winwood. Capaldi était seulement venu parce qu'il avait entendu parler du studio et voulait le voir. Je lui ai proposé de jouer dessus, et la semaine suivante il a amené Stevie avec lui. Vous savez, les musiciens aiment simplement faire de la musique, surtout dans des conditions idéales comme ici. Ils avaient entendu parler du studio et voulaient venir l'essayer...

H.M. – Est-ce également ce qui s'est passé avec Ron Wood ? Il y a même une chanson de lui sur le disque, « Let'em Say What They Will ».

A.L. – Je connais Ron depuis très longtemps, avant même qu'il n'ait joué avec Jeff Beck. Il vient souvent ici, mais assez étrangement nous n'avions jamais joué ensemble auparavant !

H.M. – Et George Harrison ?

A.L. – Là encore, George n'habite qu'à 10 km d'ici. Il construisait son propre studio à la même époque où je construisais le mien, alors bien sûr nous voulions examiner nos réalisations respectives. Un jour, Mylon lui a demandé d'écrire une chanson pour nous. D'abord, George s'est senti un peu offensé : « Pourquoi n'utilisez-vous pas une de mes anciennes chansons ? » Alors, Mylon lui a dit : « Vous les avez faites tellement bien, nous ne pourrions pas les faire mieux. » (rire). Alors il nous a donné un original, « So Sad », ce qui était vraiment sympa, et il est venu jouer dessus.

H.M. – Harrison s'intéresse pas mal au country, lui aussi, non ?

A.L. – Oui... Mais George a une approche musicale très patiente et méthodique. Un solo, par exemple : moi je prends ma guitare et j'essaye de le jouer comme il vient, tandis que George écrit pratiquement le solo, comme une mélodie avec un début, un milieu et une fin.

H.M. – Quelle importance a eu pour vous l'enregistrement de « Road To Freedom » ?

A.L. – C'est un peu le premier pas vers une musique idéale... Bien sûr, Ten Years After a aussi été idéal dans une certaine

(1) « Boîte à rythme automatique », fonctionnant sur le principe du synthétiseur et fournissant une « batterie » électronique que l'on règle selon le rythme recherché.